
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59391

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

propose aussi une résurrection, et une rénovation profonde, du genre des tableaux de Paris. De la sorte s'achève avec lui ce qui se dessinait depuis la fin du XVIII^e siècle: dans une ville devenue sujet de son propre mythe s'est élaborée une langue capable d'exprimer la conscience de la ville.

K. S. s'est tracé une perspective si vaste que les innombrables matériaux utilisés tendent parfois à déborder les concepts qui leur servent de cadre (lisibilité, conscience de soi de la ville etc.). Ce débordement virtuel est d'autant plus naturel que l'auteur tend naturellement à proposer une interprétation globale d'écrivains aussi divers que Balzac, Hugo ou Baudelaire qui exercent sur lui et sur son habileté herméneutique leur propre attraction. Inversement l'historien de la culture se demandera pourquoi Delacroix ou Offenbach, les travaux d'Haussmann et l'exposition de 1855 ne font pas partie d'un processus de prise de conscience de la ville par elle-même. Il se demandera pourquoi le mythe de Paris a une structure téléologique et s'arrêtant avec Baudelaire exclut Zola. Enfin l'histoire sociale objectera que le discours sur la ville comme auto-réflexion d'un réseau de signes ne s'épuise pas dans la littérature noble ou triviale: la presse, les archives judiciaires, les premières tentatives d'approche scientifique de la démographie parisienne sont autant de textes qui décryptent les signes parisiens.

En s'arrêtant à ces objections, on méconnaîtrait toutefois la spécificité d'un ouvrage qui sur la base d'une connaissance exhaustive de la littérature consacrée à Paris durant le siècle où plus que Londres la capitale de la France a incarné le phénomène de la grande ville, réussit à construire une phénoménologie de l'imaginaire parisien et à montrer la nécessité de son déploiement et de ses diverses phases. K. S. a su révéler par quelle alchimie durant un siècle le signe urbain devenait langage. En proposant de laisser la ville, comme réseau de signes, s'auto-interpréter, il fonde même un nouveau genre de critique ou d'histoire culturelle. C'est à ce titre que son livre devrait constituer une découverte non seulement pour l'historien des formes littéraires mais encore pour l'historien de la vie intellectuelle.

Michel ESPAGNE, Paris

Jochen HOOCK, Pierre JEANNIN, *Ars Mercatoria. Manuels à l'usage des marchands 1470–1820. Une bibliographie analytique. Tome II. 1600–1700*, Paderborn/Vienne/Munich/Zürich (Fernand Schöningh) 1993, XXVI – 772 p., 51 illustrations, en général des frontispices.

Le premier plaisir est, évidemment, de disposer si peu de temps après le volume initial (deux ans) de sa suite, du XVII^e siècle après le XVI^e (élargi). Félicitons-en tous les artisans des éditeurs (au sens anglais du terme) aux fondations qui ont aidé à la recherche (Volkswagen), aux établissements qui ont ouvert leurs bibliothèques (la Compagnie d'Assurances AMEV à Utrecht et à la Librairie Fernand Schöningh qui a eu la très lourde tâche d'assurer l'exécution matérielle).

La présentation n'a pas été modifiée. On trouvera donc tous les auteurs de manuels classés par ordre alphabétique avec des numéros d'identification; des index multiples facilitant le repérage soit sur les imprimeurs, soit sur les catégories précieuses pour suivre l'évolution de la production soit en masse, soit dans sa localisation; les deux annexes sur le droit maritime et sur les écrits monétaires. On pourra donc s'aventurer sans crainte sur la surface émergée (la pellicule des titres) d'un océan de papier dont l'épaisseur se mesurera au nombre des ouvrages recensés: 3685 contre 1693, précédemment.

Le travail s'est heurté à des difficultés déjà répertoriées: exhaustivité, qualification des livres, extension à donner au catalogue ... La langue a été à plusieurs reprises un caractère discriminatoire de rejet: le grec, le hongrois, le yiddish couplée avec les impératifs typographiques. Les éditeurs n'y pouvaient rien mais on devine qu'il y a là un gisement qui demandera à être exploré: ce que nous ont révélé Michel Aghassian et Keram Kevonian, dans un récent symposium (Paris, 1990) sur les marchands arméniens en est une preuve. L'abondance des

éditions et rééditions, par ailleurs, entraînait presque inévitablement un déchet. La conservation des œuvres a été aussi un obstacle: les manuels italiens, qui avaient fait florès au XVI^e siècle, ont été beaucoup moins recherchés apparemment au XVII^e (signe des temps!) et sont moins accessibles. Il faudrait multiplier les recherches, scruter les fonds des moindres bibliothèques (Deventer? Charleville?) pour dénicher éventuellement tel exemplaire manquant d'un ouvrage fiché jadis par Bierens de Haan. Mais, comme l'a dit Michel Antoine, en une autre occasion, les forces humaines ont des limites et une publication serait indéfiniment différée si l'on voulait retrouver le moindre opuscule, prospectus, voire lambeau ...

La littérature des voyages a posé des problèmes plus ardues. Le genre, par lui-même, a connu un succès de plus en plus affirmé au cours du XVII^e siècle et a suscité, déjà, la constitution de bibliographies. Les renseignements d'ordre économique, pratique, n'ont pas cessé d'y figurer tantôt sommaires et tantôt diserts. Les critères antérieurement formulés ont été conservés, avec d'autant moins de gêne que le développement parallèle des ouvrages carrément spécialisés pour les besoins du commerce dispensait de recueillir du semi-anecdotique. D'ailleurs, dans le prolongement de cette réflexion, il faut se demander quelle était la valeur réelle de notations épisodiques et plus d'une fois antidatée par suite des délais d'impression? Symétriquement, les marchands ont disposée de très nombreuses notes, mémoires, comptes faits, etc. ... de la part de leurs correspondants qui renseignaient beaucoup mieux au jour le jour. Ces documents ont échappé à l'impression alors qu'ils étaient et de loin les plus utiles et souvent extensifs: on songe à la fameuse «Beschryvinghe van de Oost-Indische Compagnie» de Pieter van Dam ... Les livres publiés n'épuisent donc pas l'information des négociants et ce sera l'un des objectifs de Jochen Hooock et de Pierre Jeannin, nous n'en doutons pas, de faire un tri pour évaluer la valeur du manuel dans la praxis mercantile.

D'autres choix ont pu s'avérer délicats. Soit l'ouvrage de Pierre Pomet: «Le marchand sincère» (on passe le titre complet qui s'étend sur dix-huit lignes), publié par l'auteur à Paris, en 1695 dédié à M. Fagon, conseiller du roi et premier médecin de sa Majesté et répertorié II/P 28/3. Il s'agit d'un traité sur les drogues – simples et composées renfermant dans les trois classes des végétaux, des animaux (sic) & des minéraux ... etc ... etc ... avec quatre cents figures en taille-douce. La part proprement commerciale à première vue y semble être mince. Mais n'en discutons pas. Dans un compte-rendu du premier tome, nous avons soulevé le lièvre des traités de morale tournés vers la «marchandise» et qui avaient été exclus. Ce n'était pas sans un certain scrupule: quel rapport avait-il pu exister entre le monde de la chaire et le monde du comptoir? N'étaient-ils pas étrangers l'un à l'autre, voire hostiles? La prédication, orale ou écrite, n'était-elle pas sans effet sur la pratique mercantile? Nous avons été rassurés pour le Moyen-Âge, par la baronne von Schlippenbach, Marjorie Grice-Hutchinson, spécialiste intestée de ce type de casuistique en Espagne: il y avait bien eu influence – et dans les deux sens. Mais cela valait-il encore pour le XVII^e siècle?

Une rubrique *Standesethik* assez peu fournie au reste (37 entrées) laisse hésitant quant à son contenu et à sa finalité même. Les multiples éditions du «Getreuer und geschickter Handelsdiener» de Paul Jacob Marperger visaient-elles autre chose que le respect des règles explicites ou tacites de la bonne foi et correspondance entre marchands, entre marchands et commis, marchands et pratiques? Il en est de même pour «'t gesstelyck Roer van 't Coopmanschip» de Godfried Udeman qui invoque à la fois le service de la gloire de Dieu et la prospérité matérielle de la Patrie. Il faudra attendre l'ouverture et l'inventaire de ces livres pour avoir un commencement de réponse – un commencement, seulement, car l'on ne peut préjuger de la réception des directives éventuelles par les hommes du négoce. Mais le problème est et reste posé depuis la célèbre thèse de Max Weber sur le capitalisme et l'éthique du protestantisme, surtout si l'on se remémore la place tenue dans les raisonnements du sociologue par la version augmentée par Isaac Le Long du «Négoce d'Amsterdam» de Jacques Le Moine de l'Espine. Y a-t-il une manière chrétienne d'écrire sur le commerce, comme, a-t-on dit récemment, une manière chrétienne d'enseigner la géométrie? Y a-t-il une manière chrétienne de faire du

commerce? Probablement mais jusqu'à quel point différaient la façon luthérienne, la façon calviniste et la façon catholique? Voici déjà près d'un demi-siècle que L. Jannsen a disqualifié la documentation de Max Weber et c'est sur la page de garde d'un registre d'assurances du négociant malouin Magon de la Balue, en 1699, que l'on lit l'invocation »Ad majorem Dei gloriam« (jésuitique?). Autant d'interrogations que n'esquiveront sûrement pas Jochen Hooek et Pierre Jeannin dans le troisième volume de la publication. Le volume, cela va de soi, est bilingue.

Michel MORINEAU, Paris

Georges CASTELLAN, *Histoire des Balkans, XV^e–XX^e siècle*, Paris (Fayard) 1991, 523 p.

In unserem Jahrzehnt, in dem sich die Staaten des Balkans in einem blutigen Krieg neuordnen, gibt es leider kaum ein aktuelleres Detail der europäischen Vergangenheit, das von größerem öffentlichem Interesse ist als die Geschichte der Völker dieser Halbinsel. Diese Völker haben längere Zeit hindurch im Rahmen von einander ablösenden Reichen gelebt als selbständig, doch auch im Zustand der vollständigsten Verschmelzung hatten sie etwas von ihrer Individualität bewahrt, hatten sie nicht nur die Möglichkeit gefunden, die fremden Herrschaften zu überleben, sondern konnten sich auch innerhalb des ihnen aufgezwungenen Rahmens einen gewissen Freiraum bewahren. Georges Castellan verfolgt in seinem Buch die anderthalb Jahrtausende alte Geschichte der Duplizität der von oben und von außen geschaffenen Einheit und der aus der Tiefe und von innen wirkenden Individualität, und er unternimmt viel, damit der Leser nicht nur die Vergangenheit kennenlernt, sondern auch die Gegenwart besser versteht.

Mit seiner Hilfe legt der Leser einen langen Weg zurück im Raum und in der Zeit, die Geschichte beginnt im antiken Griechenland und erreicht ihr Ende in der Gegenwart. Ihr Schauplatz überschreitet die Balkanhalbinsel und die Grenzen der ihr Schicksal unmittelbar determinierenden Reiche und wird häufig in die Zentren der jeweiligen Großmächte verlegt: an den Sitz des Batu Chan nach Samarkand, Wien, Paris und St. Petersburg. Auf diesem umfassenden Schauplatz der Geschichte werden die Völker des Balkans von abwechslungsreichen kulturellen Einflüssen berührt. Der Autor verfolgt mit großer Aufmerksamkeit die Hellenisierung, die Byzantinisierung, die Ottomanisierung – die er eindeutig von der Islamisierung unterscheidet –, dann den Einfluß der europäischen Ideen im 18.–20. Jahrhundert auf das Selbständigwerden und das selbständige Bewußtsein der Nationen auf dem Balkan.

Von der vorstehend angedeuteten Duplizität erhielten die von außen kommenden Einflüsse ein größeres Gewicht, denn diese waren in Wirklichkeit die determinierenden. Die Geschichte der balkanischen Völker vom 14. Jahrhundert an wird so zu einer detaillierten osmanischen Geschichte, in der über die politischen Ereignisse hinaus wir auch den inneren Aufbau des Reiches und seine Veränderungen kennenlernen können. Und obwohl die neuzeitlichen Bewegungen, Ziele, Interessen, die äußeren und die inneren Widersprüche außerordentlich umfassend dargestellt werden, ist der determinierende Faktor auch da ein äußerer: die politischen Entscheidungen der Großmächte, die wirtschaftlichen und ideologischen Einflüsse Europas.

Wenn dem Leser im Falle dieses besonders inhaltsreichen Buches überhaupt ein Mangelgefühl entsteht, dann erfolgt das an jenem Punkt, wo die inneren Faktoren aufgezählt werden. Wenn das Schicksal der Jahrhunderte hindurch unter fremder Herrschaft lebenden Völker ihnen nur alltägliche, nur wenig auffallende Möglichkeiten und Ereignisse bietet, dann ist es die Geschichte, derer wir sie nicht berauben dürfen. Ich denke hier an jene Balkanen, in erster Linie an die Griechen, die Handel trieben bis nach Polen, an jene christlichen Serben, für die der Dienst in türkischen Festungen in Ungarn einen Aufstieg bedeutete, an die »Alten« der bulgarischen Dörfer, die zwar zur Untätigkeit verdammt waren, die aber in ihrer kleinen